

Tractatus logico-philosophicus

(version abrégée)

Ludwig Wittgenstein

AVANT-PROPOS

Ce livre ne sera peut-être compris que par qui aura déjà pensé lui-même les pensées qui s'y trouvent exprimées — ou du moins des pensées semblables. Ce n'est donc point un ouvrage d'enseignement. Son but serait atteint s'il se trouvait quelqu'un qui, l'ayant lu et compris, en retirait du plaisir.

Le livre traite des problèmes philosophiques, et montre — à ce que je crois — que leur formation repose sur une mauvaise compréhension de la logique de notre langue. On pourrait résumer en quelque sorte tout le sens du livre en ces termes : tout ce qui proprement peut être dit peut être dit clairement, et sur ce dont on ne peut pas parler, il faut garder le silence.

Le livre tracera donc une frontière à l'acte de penser, — ou plutôt non pas à l'acte de penser, mais à l'expression des pensées : car pour tracer une frontière à l'acte de penser, nous devrions pouvoir penser les deux côtés de cette frontière (nous devrions donc pouvoir penser ce qui ne se laisse pas penser).

La frontière ne pourra donc être tracée que dans la langue, et ce qui est au-delà de cette frontière sera simplement dépourvu de sens.

Jusqu'à quel point mes efforts coïncident avec ceux d'autres philosophes, je n'en veux pas juger. En vérité, ce que j'ai ici écrit n'élève dans son détail absolument aucune prétention à la nouveauté; et c'est pourquoi je ne donne pas non plus de sources, car il m'est indifférent que ce que j'ai pensé, un autre l'ait déjà pensé avant moi.

Je veux seulement mentionner qu'aux œuvres grandioses de Frege et aux travaux de mon ami M. Bertrand Russell je dois, pour une grande part, la stimulation de mes pensées.

Si ce travail a quelque valeur, elle consiste en deux choses distinctes. Premièrement, en ceci, que des pensées y sont exprimées, et cette valeur sera d'autant plus grande que les pensées y sont mieux exprimées. D'autant mieux on aura frappé sur la tête du clou. Je suis conscient, sur ce point, d'être resté bien loin en deçà du possible. Simplement parce que mes forces sont trop modiques pour dominer la tâche. Puissent d'autres venir qui feront mieux.

Néanmoins, la vérité des pensées ici communiquées me semble intangible et définitive. Mon opinion est donc que j'ai, pour l'essentiel, résolu les problèmes d'une manière décisive. Et si en cela je ne me trompe pas, la valeur de ce travail consiste alors, en second lieu, en ceci, qu'il montre combien peu a été fait quand ces problèmes ont été résolus.

L.W.

Vienne, 1918.

- 1 Le monde est tout ce qui a lieu.
- 1.1 Le monde est la totalité des faits, non des choses.
- 1.11 Le monde est déterminé par les faits, et par ceci qu'ils sont *tous* les faits.
- 1.12 Car la totalité des faits détermine ce qui a lieu, et aussi tout ce qui n'a pas lieu.
- 1.13 Les faits dans l'espace logique sont le monde.

- 1.2 Le monde se décompose en faits.
- 1.21 Quelque chose peut isolément avoir lieu ou ne pas avoir lieu, et tout le reste demeurer inchangé.
- 2 Ce qui a lieu, le fait est la subsistance d'états de choses.
- 2.01 L'état de choses est une connexion d'objets (entités, choses).
- 2.02 L'objet est simple.
- 2.021 Les objets constituent la substance du monde. C'est pourquoi ils ne peuvent pas être composés.
- 2.024 La substance est ce qui subsiste indépendamment de ce qui a lieu.
- 2.03 Dans l'état de choses, les objets sont engagés les uns dans les autres comme les anneaux pendants d'une chaîne.
- 2.04 La totalité des états de choses subsistants est le monde.
- 2.05 La totalité des états de choses subsistants détermine aussi quels sont les états de choses non subsistants.
- 2.06 La subsistance des états de choses et leur non-subsistance est la réalité. (La subsistance des états de choses et leur non-subsistance nous les nommerons respectivement aussi fait positif et fait négatif.)
- 2.1 Nous nous faisons des images des faits.
- 2.11 L'image présente la situation dans l'espace logique, la substance et la non-subsistance des états de choses.
- 2.12 L'image est un modèle de la réalité.
- 2.13 Aux objets correspondent, dans l'image, les éléments de celle-ci.
- 2.131 Les éléments de l'image sont les représentants des objets dans celle-ci.
- 2.14 L'image consiste en ceci, que ses éléments sont entre eux dans un rapport déterminé.
- 2.141 L'image est un fait.
- 2.15 Que les éléments de l'image soient entre eux dans un rapport déterminé présente ceci : que les choses sont entre elles dans ce rapport.
Cette interdépendance des éléments de l'image, nommons-la la structure, et la possibilité de cette interdépendance sa forme de représentation.
- 2.151 La forme de représentation est la possibilité que les choses soient entre elles dans le même rapport que les éléments de l'image.
- 2.17 Ce que l'image doit avoir en commun avec la réalité pour la représenter à sa manière – correctement ou incorrectement – c'est sa forme de représentation.
- 2.171 L'image peut représenter toute réalité dont elle a la forme.
L'image spatiale tout ce qui est spatial, l'image en couleurs tout ce qui est coloré, etc.
- 2.172 Mais sa forme de représentation, l'image ne peut la représenter ; elle la montre.
- 2.173 L'image figure son corrélat de l'extérieur (son point de vue est sa forme de figuration), c'est pourquoi elle présente son corrélat correctement ou incorrectement.

- 2.174 Mais l'image ne peut se placer en dehors de sa forme de figuration.
- 2.18 Ce que toute image, quelle qu'en soit la forme, doit avoir en commun avec la réalité pour pouvoir proprement la représenter — correctement ou non — c'est la forme logique, c'est-à-dire, la forme de la réalité.
- 2.181 Si la forme de représentation est la forme logique, l'image est appelée image logique.
- 2.182 Toute image est *en même temps* image logique. (Au contraire, toute image n'est pas spatiale.)
- 2.19 L'image logique peut représenter le monde.
- 2.2 L'image a en commun avec le représenté la forme logique de la représentation.
- 2.201 L'image représente la réalité en figurant une possibilité de subsistance et de non-subsistance des états de choses.
- 2.202 L'image figure une situation possible dans l'espace logique.
- 2.203 L'image contient la possibilité de la situation qu'elle figure.
- 2.21 L'image s'accorde ou non avec la réalité ; elle est correcte ou incorrecte, vraie ou fausse.
- 2.22 L'image figure ce qu'elle figure, indépendamment de sa vérité ou de sa fausseté, par la forme de représentation.
- 2.221 Ce que l'image figure est son sens.
- 2.222 C'est dans l'accord ou le désaccord de son sens avec la réalité que consiste sa vérité ou sa fausseté.
- 2.223 Pour reconnaître si l'image est vraie ou fausse, nous devons la comparer avec la réalité.
- 2.224 À partir de la seule image, on ne peut reconnaître si elle est vraie ou fausse.
- 2.225 Il n'y a pas d'image vraie a priori.
- 3 L'image logique des faits est la pensée.
- 3.001 « Un état de choses est pensable » signifie : nous pouvons nous en faire une image.
- 3.01 La totalité des pensées vraies est une image du monde.
- 3.02 La pensée contient la possibilité des situations qu'elle pense. Ce qui est pensable est aussi possible.
- 3.03 Nous ne pouvons rien penser d'illogique, parce que nous devrions alors penser illogiquement.
- 3.1 Dans la proposition la pensée s'exprime pour la perception sensible.
- 3.11 Nous usons du signe sensible (sonore ou écrit, etc.) de la proposition comme projection de la situation possible.
La méthode de projection est la pensée du sens de la proposition.
- 3.12 Le signe par lequel nous exprimons la pensée, je le nomme signe propositionnel. Et la proposition est le signe propositionnel dans sa relation projective au monde.

- 3.13 À la proposition appartient tout ce qui appartient à la projection ; mais non pas le projeté.
 Donc la possibilité du projeté, non le projeté lui-même. Dans la proposition, le sens n'est donc pas encore contenu, mais seulement la possibilité de l'exprimer.
 (« Le contenu de la proposition » signifie le contenu de la proposition pourvue de sens.)
 Dans la proposition, est contenue la forme de son sens, mais pas le contenu de celui-ci.
- 3.14 Le signe propositionnel consiste en ceci, qu'en lui ses éléments, les mots, sont entre eux dans un rapport déterminé.
 Le signe propositionnel est un fait.
- 3.141 La proposition n'est pas un mélange de mots. (De même que le thème musical n'est pas un mélange de notes.)
 La proposition est articulée.
- 3.142 Seuls des faits peuvent exprimer un sens, une classe de noms ne le peut pas.
- 3.144 Les situations peuvent être décrites, non *nommées*.
 (Les noms sont comme des points, les propositions comme des flèches, elles ont un sens.)
- 3.2 Dans la proposition la pensée peut être exprimée de telle façon que les objets de la pensée correspondent aux éléments du signe propositionnel.
- 3.201 Je nomme ces éléments : « signes simples » et cette proposition : « complètement analysée ».
- 3.202 Les signes simples utilisés dans les propositions s'appellent noms.
- 3.203 Le nom signifie l'objet. L'objet est sa signification. (« A » est le même signe que « A ».)
- 3.21 À la configuration des signes simples dans le signe propositionnel correspond la configuration des objets dans la situation.
- 3.22 Le nom est dans la proposition le représentant de l'objet.
- 3.3 Seule la proposition a un sens ; ce n'est que lié dans une proposition que le nom a une signification.
- 3.4 La proposition détermine un lieu dans l'espace logique. L'existence de ce lieu logique est garantie par la seule existence des parties constituantes, par l'existence de la proposition pourvue de sens.
- 4 La pensée est la proposition pourvue de sens.
- 4.001 La totalité des propositions est la langue.
- 4.01 La proposition est l'image de la réalité.
 La proposition est un modèle de la réalité, telle que nous nous la figurons.
- 4.011 À première vue, la proposition — telle qu'elle est imprimée sur le papier, par exemple — ne paraît pas être une image de la réalité dont elle traite. Mais la notation musicale, à première vue, ne paraît pas être non plus une image de la musique, ni nos signes phonétiques (les lettres) une image des sons de notre langue.

Et pourtant ces symbolismes se révèlent bien comme étant, même au sens usuel du mot, des images de ce qu'ils présentent.

4.014 Le disque de phonographe, la pensée musicale, la notation musicale, les ondes sonores sont tous, les uns par rapport aux autres, dans la même relation représentative interne que le monde et la langue.

À tous est commune la structure logique.

(Comme dans le conte, les deux jeunes gens, leurs deux chevaux et leur lis. Ils sont tous en un certain sens un.)

4.0141 Qu'il y ait une règle générale grâce à laquelle le musicien peut extraire la symphonie de la partition, et grâce à laquelle on peut extraire la symphonie des sillons du disque, et derechef, selon la première règle, retrouver la partition, c'est en cela que repose la similitude interne de ces figurations apparemment si différentes. Et cette règle est la loi de projection qui projette la symphonie dans la langue de la notion musicale. C'est la règle de traduction de la langue de la notion musicale dans la langue du disque.

4.015 La possibilité de toute métaphore, de toute capacité d'être image dans notre mode d'expression, repose sur la logique de la représentation.

4.021 La proposition est une image de la réalité. Car je connais par elle la situation qu'elle présente, quand je comprends la proposition. Et je comprends la proposition sans que son sens m'ait été expliqué.

4.022 La proposition *montre* son sens.

La proposition *montre* ce qu'il en est des états de choses *quand* elle est vraie. Et elle *dit* qu'il en est ainsi.

4.0312 La possibilité repose sur le principe de la proposition de signes comme représentants des objets.

Ma pensée fondamentale est que les « constantes logiques » ne sont les représentants de rien. Que la *logique* des faits ne peut elle-même avoir de représentant.

4.1 La proposition est l'expression de l'accord et du désaccord avec les possibilités de vérité des propositions élémentaires.

4.11 La totalité des propositions vraies est toute la science de la nature (ou la totalité des sciences de la nature).

4.111 La philosophie n'est pas une science de la nature.

(Le mot « philosophie » doit signifier quelque chose qui est au-dessus ou au-dessous des sciences de la nature, mais pas à leur côté.)

4.112 Le but de la philosophie est la clarification logique des pensées.

La philosophie n'est pas une théorie mais une activité.

Une œuvre philosophique se compose essentiellement d'éclaircissements.

Le résultat de la philosophie n'est pas de produire des « propositions philosophiques », mais de rendre claires les propositions.

La philosophie doit rendre claires, et nettement délimitées, les propositions qui autrement sont, pour ainsi dire, troubles et confuses.

4.113 La philosophie délimite le territoire contesté de la science de la nature.

- 4.114 Elle doit marquer les frontières du pensable, et partant de l'impensable.
Elle doit délimiter l'impensable de l'intérieur par le moyen du pensable.
- 4.115 Elle signifiera l'indicible en figurant le dicible dans sa clarté.
- 4.116 Tout ce qui peut proprement être pensé peut être exprimé. Tout ce qui se laisse exprimer se laisse exprimer clairement.
- 4.12 La proposition peut figurer la totalité de la réalité, mais elle ne peut figurer ce qu'elle doit avoir de commun avec la réalité pour pouvoir figurer celle-ci : la forme logique.
Pour pouvoir figurer la forme logique, il faudrait que nous puissions, avec la proposition, nous placer en dehors de la logique, c'est-à-dire en dehors du monde.
- 4.121 La proposition ne peut figurer la forme logique, elle en est le miroir.
Ce qui se reflète dans la langue, celle-ci ne peut le figurer.
Ce qui *s'exprime* dans la langue, *nous* ne pouvons par elle l'exprimer.
La proposition *montre* la forme logique de la réalité.
Elle l'indique.
- 4.1212 Ce qui *peut* être montré ne *peut* être dit.
- 4.2 Le sens de la proposition est son accord ou son désaccord avec les possibilités de subsistance ou de non-subsistance des états de choses.
- 4.21 La proposition la plus simple, la proposition élémentaire, affirme la subsistance d'un état de choses.
- 4.22 La proposition élémentaire se compose des noms. Elle est une interdépendance, un enchaînement de noms.
- 4.23 Le nom n'apparaît dans la proposition que lié dans la proposition élémentaire.
- 4.41 Les possibilités de vérité des propositions élémentaires sont les conditions de la vérité et de la fausseté des propositions.
- 4.411 Il est d'ores et déjà vraisemblable que l'introduction des propositions élémentaires est fondamentale pour la compréhension de toute autre espèce de propositions. En fait, la compréhension des propositions en général dépend visiblement de celle des propositions élémentaires.
- 4.46 Parmi les groupes de conditions de vérité, il existe deux cas extrêmes.
Dans l'un d'eux, la proposition est vraie pour toutes les possibilités de vérité des propositions élémentaires. Nous disons que les conditions de vérité sont *tautologiques*.
Dans le second cas, la proposition est fautive pour toutes les possibilités de vérité : les conditions de vérité sont *contradictaires*.
Dans le premier cas, nous appelons la proposition tautologie, dans le second cas contradiction.
- 4.461 La proposition montre ce qu'elle dit, la tautologie et la contradiction montrent qu'elles ne disent rien.
La tautologie n'a pas de conditions de vérité, car elle est inconditionnellement vraie ; et la contradiction n'est vraie sous aucune condition.

La tautologie et la contradiction sont vides de sens (Comme le point, duquel partent deux flèches en directions opposées.)

(Je ne sais rien du temps qu'il fait par exemple lorsque je sais : ou il pleut ou il ne pleut pas.)

4.4611 Mais la tautologie et la contradiction ne sont pas dépourvues de sens ; elles appartiennent au symbolisme, tout à fait à la manière dont « 0 » appartient au symbolisme arithmétique.

4.462 La tautologie et la contradiction ne sont pas des images de la réalité. Elles ne figurent aucune situation possible. Car celle-là permet *toute* situation possible, celle-ci *aucune*.

Dans la tautologie les conditions de l'accord avec le monde — les relations de figuration — s'annulent mutuellement, de sorte qu'elle n'entretient aucune relation de figuration avec la réalité.

4.463 Les conditions de vérité déterminent le domaine de variation laissé aux faits par la proposition.

(La proposition, l'image, le modèle sont, en un sens négatif, comme un corps solide qui limite la liberté de mouvement des autres corps ; dans un sens positif, comme l'espace borné par une substance solide, où un corps peut être placé.)

La tautologie laisse à la réalité la totalité — infinie — de l'espace logique ; la contradiction remplit la totalité de l'espace logique et ne laisse à la réalité aucun point. Aucune des deux ne peut donc déterminer en quelque manière la réalité.

5 La proposition est une fonction de vérité des propositions élémentaires.

(La proposition élémentaire est une fonction de vérité d'elle-même.)

5.01 Les propositions élémentaires sont les arguments de vérité de la proposition.

5.511 Comment la logique, qui embrasse toute chose et reflète le monde, peut-elle avoir recours à des manipulations et à des instruments si particuliers ? Simplement parce qu'ils se relient tous dans un réseau infiniment fin, dans le grand miroir.

5.6 *Les frontières de mon langage* sont les frontières de mon monde.

5.61 La logique remplit le monde ; les frontières du monde sont aussi ses frontières.

Nous ne pouvons donc dire en logique ; il y a ceci et ceci dans le monde, mais pas cela.

Car ce serait apparemment présupposer que nous excluons certaines possibilités, ce qui ne peut avoir lieu, car alors la logique devrait passer au-delà des frontières du monde ; comme si elle pouvait observer ces frontières également à partir de l'autre bord.

Ce que nous ne pouvons penser, nous ne pouvons le penser ; nous ne pouvons donc davantage *dire* ce que nous ne pouvons penser.

5.62 Cette remarque fournit la clef pour décider de la réponse à la question : dans quelle mesure le solipsisme est-il une vérité ?

Car ce que le solipsisme *veut signifier* est tout à fait correct, seulement cela ne peut se *dire*, mais se montre.

Que le monde soit mon *monde* se montre en ceci que les frontières du *langage* (le seul langage que je comprenne) signifient les frontières de *mon* monde.

- 5.632 Le sujet n'appartient pas au monde, mais il est une frontière du monde.
- 5.633 Où, *dans* le monde, un sujet métaphysique peut-il être discerné ?
Tu réponds qu'il en est ici tout à fait comme de l'œil et du champ visuel. Mais l'œil, en réalité, tu *ne le vois pas*.
Et rien *dans le champ visuel* ne permet de conclure qu'il est vu par un œil.
- 5.641 Il y a donc réellement un sens selon lequel il peut être question en philosophie d'un je, non psychologiquement.
Le je fait son entrée dans la philosophie grâce à ceci : que « le monde est mon monde ».
Le je philosophique n'est ni l'être humain, ni le corps humain, ni l'âme humaine dont s'occupe la psychologie, mais c'est le sujet métaphysique, qui est frontière — et non partie — du monde.
- 6 La forme générale de la fonction de vérité est : $[\bar{p}, \bar{\xi}, N(\bar{\xi})]$. C'est la forme générale de la proposition.
- 6.1 Les propositions de la logique sont des tautologies.
- 6.11 Les propositions de la logique ne disent donc rien. (Ce sont des propositions analytiques.)
- 6.1222 Cela éclaire la question : pourquoi les propositions logiques ne peuvent-elles être confirmées par l'expérience, pas plus que par expérience elles ne peuvent être réfutées. Non seulement une proposition de la logique ne peut être réfutée par aucune expérience possible, mais elle ne peut être confirmée par aucune.
- 6.124 Les propositions logiques décrivent l'échafaudage du monde, ou plutôt elles le figurent. Elles ne « traitent » de rien. Elles présupposent que les noms ont une signification et les propositions élémentaires un sens : et c'est là leur connexion au monde. Il est clair que quelque chose à propos du monde doit nous être indiqué par la circonstance que certaines connexions de symboles — qui ont par essence un caractère déterminé — soient des tautologies. C'est le point décisif. [...]
- 6.13 La logique n'est point une théorie, mais une image qui reflète le monde.
La logique est transcendantale.
- 6.37 Rien ne contraint quelque chose à arriver du fait qu'autre chose soit arrivé. Il n'est de nécessité que *logique*.
- 6.371 Toute la vision moderne du monde repose sur l'illusion que les prétendues lois de la nature sont des explications des phénomènes de la nature.
- 6.372 Aussi se tiennent-ils devant les lois de la nature comme devant quelque chose d'intouchable, comme les Anciens devant Dieu et le Destin.
Et les uns et les autres ont en effet raison et tort. Cependant les Anciens ont assurément une idée plus claire en ce qu'ils reconnaissent une limitation, tandis que dans le système nouveau il doit sembler que *tout* est expliqué.
- 6.4 Toutes les propositions ont même valeur.
- 6.41 Le sens du monde doit être en dehors de lui. Dans le monde, tout est comme il est, et tout arrive comme il arrive ; il n'y a *en lui* aucune valeur — et s'il y en avait une elle serait sans valeur.

S'il y a une valeur qui a de la valeur, elle doit être extérieure à tout ce qui arrive, et à tout état particulier. Car tout ce qui arrive et tout état particulier est accidentel.

Ce qui le rend non accidentel ne peut être dans le monde, car ce serait retomber dans l'accident.

Ce doit être hors du monde.

6.42 C'est pourquoi il ne peut y avoir de propositions éthiques. Les propositions ne peuvent rien exprimer de Supérieur.

6.421 Il est clair que l'éthique ne se laisse pas énoncer. L'éthique est transcendantale. (Éthique et esthétique sont une seule et même chose.)

6.432 Comment est le monde, ceci est pour le Supérieur parfaitement indifférent. Dieu ne se révèle pas *dans* le monde.

6.44 Ce n'est pas *comment* est le monde qui est le Mystique, mais *qu'il soit*.

6.45 La saisie du monde *sub specie æterni* est sa saisie comme totalité bornée.

Le sentiment du monde comme totalité bornée est le Mystique.

6.5 D'une réponse qu'on ne peut formuler, on ne peut non plus formuler la question.

Il n'y a pas d'*énigme*.

Si une question peut de quelque manière être posée, elle peut aussi recevoir une réponse.

6.52 Nous sentons que, à supposer même que toutes les questions scientifiques *possibles* soient résolues, les problèmes de notre vie demeurent encore intacts. À vrai dire, il ne reste plus alors aucune question ; et cela même est la réponse.

6.521 La solution du problème de la vie, on la perçoit à la disparition de ce problème.

(N'est-ce pas la raison pour laquelle les hommes qui, après avoir longuement douté, ont trouvé la claire vision du sens de la vie, ceux-là n'ont pu dire alors en quoi ce sens consistait ?)

6.522 Il y a assurément de l'indicible. Il se montre, c'est le Mystique.

6.53 La méthode correcte en philosophie consisterait proprement en ceci : ne rien dire que ce qui se laisse dire, à savoir les propositions de la science de la nature — quelque chose qui, par conséquent, n'a rien à faire avec la philosophie — , puis quand quelqu'un d'autre voudrait dire quelque chose de métaphysique, lui démontrer toujours qu'il a omis de donner, dans ses propositions, une signification à certains signes. Cette méthode serait insatisfaisante pour l'autre — qui n'aurait pas le sentiment que nous lui avons enseigné de la philosophie — mais ce serait la seule strictement correcte.

6.54 Mes propositions sont des éclaircissements en ceci que celui qui me comprend les reconnaît à la fin comme dépourvues de sens, lorsque par leur moyen — en passant sur elles — il les a surmontées. (Il doit pour ainsi dire jeter l'échelle après y être monté.)

Il lui faut dépasser ces propositions pour voir correctement le monde.

7 Sur ce dont on ne peut parler, il faut garder le silence.